

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Shows temperature for 6 April 1900.

Bureau météorologique.

Washington, 6 avril — Indications pour la Louisiane — Temps pluie samedi et probablement dimanche forts vents du sud-est.

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

Au Pays des Diamants. Tante Claude. Histoire d'Amour. L'Exposition de 1900. Salammbô (suite). Un Collier d'Yve. L'Aigle Mourant. L'Éclat d'Or, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

ANNIVERSAIRE

—DE LA—

Bataille de Shiloh.

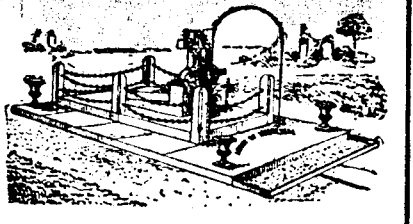
DEVANT LA TOMBE DU PÈRE TURGIS.



REV. P. TURGIS.

Comme nous l'avions prévu avec autant de fierté que de plaisir, la célébration de l'anniversaire de Shiloh a été superbe, tout-à-fait digne de la Nouvelle-Orléans à laquelle elle rappelle de si glorieux souvenirs. Ce n'a pas été une cérémonie improvisée, comme il arrive si souvent, ailleurs. Tout avait été préparé d'avance; les jardins ainsi que les étalages fleuristes de la ville avaient été dévalisés. On ne pouvait faire trop de frais pour honorer de si glorieux mémoires. Un comité avait été nommé pour régler tous les détails de la fête, nous ne craignons pas d'employer ce mot, dans une circonstance où tout tend à nous relever l'âme, à exalter en nous le patriotisme. C'est surtout la mémoire du révérend Turgis que l'on voulait honorer, en ce grand jour, et on l'a fait avec une solennité qui honore notre ville.

Le comité de décorations, comme bien on le pense, se composait, avant tout, de dames. Voici les noms de celles qui en faisaient partie: Mme Joseph Hincks, présidente. Puis venaient, toutes portées d'offrandes florales, Mlles Hincks, des bouquets de fleurs; Mme Marie Miltenberger, un bouquet de fleurs; Mme Henry Legendre, des fleurs; l'Association des Dames du Memorial Confédéré, une magnifique offrande; Mme Lavergne, des fleurs; Mme Winchester, des fleurs; Mme Pierre Bozano, les élèves de l'école de Jefferson, des fleurs; Miss Vera M. Botto, des fleurs; Miss Marietta Botto, des fleurs; l'Armée du Tennessee, une croix et une couronne magnifiques de fleurs naturelles; Mme Ch. Vautier, des fleurs; Mme Geo. Durville, des fleurs; l'école McDonogh, No 16, des fleurs; Mme Delpit, des fleurs; Mme Poursine, des fleurs; Miss Reinecke, des fleurs; Miss Stone, des fleurs; Mme Ch. Brulard, des fleurs. Sans compter une masse énorme d'offrandes florales de toute forme, de toute grandeur, de telle sorte que les tombes que l'on avait voulu décorer étaient littéralement ensevelies sous les fleurs et la verdure.



La tombe du Père Turgis.

A midi, heure où devaient commencer les cérémonies, le cimetière St Louis de la rue Esplanade, où reposent les restes du Père Turgis, était encombré d'une foule silencieuse et recueillie. Les dames étaient en majorité, comme il leur arrive toujours en pareil cas, — soit dit à leur gloire.

C'est le Rév. Ang. Joseph Thébaud qui a prononcé le premier discours. Nous lui laissons respectueusement la parole:



REV. J. A. THÉBAUD.

Discours du Rév. Thébaud. Aujourd'hui, vous êtes donc rendez-vous près d'une tombe à l'ombre de ces arbres touffus, pour rendre hommage à la mémoire d'un chrétien, d'un vrai soldat de la patrie et d'un ministre fidèle de Jésus-Christ. Qui, c'est pour célébrer le Rév. Père Turgis, le prêtre soldat, que nous sommes ici rassemblés. Chacun de nous a reçu de Dieu une tâche plus ou moins difficile à remplir. Celle du Rév. Père Turgis sera de vivre sur les champs de bataille et d'exercer partout la charité chrétienne et la charité sacerdotale. Il était né en Bretagne, sur ce sol d'Armorique où la foi est aussi in-

branlable que le granit de ses rochers. Son âme était ornée des qualités les plus précieuses: volonté ferme, cœur vaillant, pour accomplir le bien (volonté de Breton), une foi profonde et aussi stable que les falaises des rivages de Bretagne, un cœur noble, généreux, toujours prêt à voler au secours de ses frères. Riche de ces belles vertus, il monte un jour les degrés du sanctuaire, car le Seigneur l'avait choisi, comme Moïse, pour aider son peuple. A peine l'huile sainte dont l'évêque desséchait qu'il part en brave dans les rangs de l'armée française pour la fameuse guerre de Crimée, en 1854-55, et quelques années après, en 1861, nous le rencontrons à la Nouvelle-Orléans, faisant partie du clergé de la Cathédrale St Louis. Son caractère aimable, son dévouement et sa charité exemplaire font bientôt de lui l'idole de la population. La guerre se déclare entre le Sud et le Nord; de suite il prend fait et cause pour le parti du Sud et part comme aumônier des Gardes d'Orléans, sous la direction du célèbre et valeureux major Léon Queyrouse. Dans cette campagne, comme dans celle de Crimée, vous trouvez toujours le Père Turgis comme apôtre de la vérité, apôtre de la miséricorde, apôtre de la charité.

LE COMTE STERNBERG.

Un rédacteur du New-York Herald a interviewé, à Paris, où il vient d'arriver, le comte Adalbert Sternberg, un officier distingué de l'armée autrichienne, qui combattait dans les rangs boers sous les ordres du général Kronje, et qui a été fait prisonnier avec ce dernier à Paardeberg: — Vous me demandez s'il y a une haine de race entre Anglais et Boers.

J'ai causé avec beaucoup de Boers et je connais leurs sentiments. Ils disent tous la même chose. Les véritables Anglais ne leur inspirent que de l'estime et ils ne les rendent pas responsables de la guerre. Au contraire, ils admirent le soldat anglais pour sa bravoure et son humanité. Combien de fois ne les ai-je pas entendus s'exclamer: "Ces pauvres soldats, ils se battent et tombent pour permettre à des millionnaires de devenir archimillionnaires."

Mais les Boers attribuent la responsabilité de la guerre à d'autres gens. Ils blâment MM. Chamberlain, Rhodes et Beit et les haïssent du fond de leur âme. Et je dois dire que je les crois dans le vrai. C'est M. Cecil Rhodes qui a voulu cette guerre, et il est responsable de toutes les souffrances et de la mort de tous les héros qui sont tombés pendant la campagne. Il a monté le raid Jameson non dans l'espoir de s'emparer du Transvaal, mais de forcer à la guerre.

Voyages d'âmes.

M. Jules Bois raconte ces deux phénomènes télépathiques: Un soir, chez la comtesse Diane, dont l'esprit, du moins, grâce à ses maximes, ne mourra pas, je causai avec M. et Mme Dieulafoy. Nous en vinmes à parler télépathie. "Quoique mon système nerveux soit des plus normaux, me raconte M. Dieulafoy, j'ai eu dans ma vie deux phénomènes télépathiques très nets." Et, comme je le priais de me les confier, le docte écrivain continua: "Nous habitons dans le Midi,

à Pimpertusat, près de Toulouse. Une nuit, je rêvai d'un beau-frère habitant Bordeaux, et avec qui nous étions en relations espacées. Il m'apparut très malade. Le lendemain je partis pour ma tournée de service, et je trouvai, à Toulouse, une dépêche m'annonçant que mon beau frère était mort cette nuit-là.

"La deuxième fois, j'arrivais de Paris. Après une nuit et une journée de fatigue, je me couchai. Au réveil je dis à ma femme quel étrange cauchemar m'avait obsédé. Nous dormions à la maison, impasse Conti, une grande soirée. A plusieurs reprises, des civières où reposaient des corps rigides traversèrent le salon. Au moment où je contais cela à Mme Dieulafoy, mon homme d'affaires entra, m'annonçant que mon métayer et sa fille étaient noyées cette nuit à l'écluse du canal. On les avait portés dans la maison sur des brancards semblables en tous points à ceux dont je rêvais au même moment."

Kimberley n'en aurait pas été délivrée pour cela. Même si l'on admet qu'il eût pu remporter la victoire, il est certain qu'il n'aurait pas pu pousser de l'avant, n'ayant pas de troupes suffisantes pour assurer ses communications.

Le fait que le général Buller a commencé les opérations du côté du Natal et non sur la Modder-River est dû à des ordres stricts venus de Londres qui ne lui laissent pas le choix.

— Et qu'on fait les officiers européens qui étaient du côté des Boers? — En général, ils ont fait peu de chose. Les Boers n'ont pas une très haute opinion des officiers européens et se croient bien plus intelligents qu'eux. Il est d'ailleurs très difficile de commander dans une armée dont on ne connaît pas la langue, surtout lorsqu'elle a une organisation tactique qui repose un peu sur le bon vouloir de chaque unité et non sur une discipline stricte.

En outre, tout officier européen est partisan de l'offensive. Les Boers, eux, ne comprennent que la défensive, avec la préoccupation de sauvegarder le plus d'existences. Leur organisation insuffisante rend impossible toute direction centrale. C'est ainsi qu'au cours d'une bataille, il n'y a pas de mouvements de troupes pour apporter le secours utile à celles des parties de la ligne de bataille serrées de près par l'ennemi. Mais ce qu'il y a de plus déficient dans leur tactique, c'est le manque absolu du service d'éclaircisseurs.

Ceux des officiers étrangers qui leur ont rendu le plus de services sont le colonel Villebois-Mareuil et M. Léon, le représentant de la Compagnie du Creusot. Ce dernier a organisé des ateliers à Pretoria, où il a réparé le Long Tom, qui avait été endommagé à Ladysmith. Il a également dressé l'artillerie et a construit des canons de tous genres, et, de toute façon, a aidé à la résistance.

Quant au colonel de Villebois-Mareuil, qui est un de mes amis, il a été d'un grand secours aux Boers, en leur désignant les meilleurs emplacements pour leur artillerie. Il rapportera sûrement une riche moisson d'observations et de faits d'expérience de cette campagne. (Hélas! cette prédiction ne se réalisera pas; le pauvre colonel n'est plus.)

La guerre sud-africaine a prouvé que l'emploi de la poudre soumise à des conditions nouvelles destinées à révolutionner l'organisation de la ligne de bataille des formations de troupes.

— Croyez-vous que le général Kronje ait fait des fautes et qu'il aurait pu sauver la situation? — Il a certainement commis une erreur, mais je doute qu'il eût pu sauver la situation. Sa faute est d'être resté complètement ignorant des mouvements des Anglais. Et, alors qu'il était déjà complètement entouré, il croyait encore qu'il serait attaqué de front. Laissez-les venir disaient-ils. Il croyait que le mouvement tournant n'était qu'une feinte employée pour affaiblir son centre. C'est ce qui fait qu'il est resté à Magersfontein et n'a commencé sa retraite qu'après qu'il était déjà complètement cerné.

Les Boers, pendant toute la guerre, ont subi des pertes ridiculement minimes. Ils continueront à perdre peu de monde, car il n'y a nulle part de combattants aussi habiles à profiter du moindre couvert ou repli. Ils semblent vraiment disparaître sous le sol. — Croyez-vous que d'autres troupes continentales se seraient

THEATRE TULANE.

Comme nous l'avions prédit, "School for Scandal" a obtenu un succès. Cela devait être, avec une compagnie comme celle du Tulane, à la tête de laquelle se trouve un artiste de la taille d'Ada Rehan. La direction avait soigné cette représentation. Les costumes étaient superbes et la mise en scène très riche. Hier soir, et aujourd'hui, en matinée, la fameuse pièce, "Taming of the Shrew", une des pièces les plus aimées du répertoire anglais. Voilà une excellente façon de terminer brillamment une semaine qui a été si heureuse depuis le commencement.

GRAND OPERA HOUSE.

La série des représentations de "Moths" par la troupe Baldwin-Melville, se termine ce soir. Demain, en matinée, à 2 heures précises, première de "Monte Cristo", la plus charmante production d'Alexandre Dumas, dont, comme on le sait, l'imagination était inépuisable. La troupe Baldwin-Melville possède tous les éléments nécessaires pour donner beaucoup d'éclat à la production de cette pièce. M. Faroux y sera certainement superbe dans le rôle de Dantes, ainsi que Miss Esther Lyon dans celui de Mercédès. Nous invitons nos lecteurs à se rendre en foule à cette matinée.

RETOUR DE LA CULOTTE.

Un parisien presque centenaire comme M. Legouvé aura sans doute récemment, à la lecture de l'article d'Adrienne Lecouvreur se serait tout de suite rappelés ces vers de Musset, prédisant—dés—en 1830, les innovations de 1900: Jusque à ce jour heureux ou nos compatriotes, enfin jusqu'à ce jour ont relevé leurs bottes, Et ramenant au vrai tout un peuple enhardi, Dégagé du mollet le mollet de dandy.

N'est-ce pas précisément ce dégagement que nous pronostiquions le retour de la culotte dont nous fait part l'article en question, la liberté de s'exhiber octroyée au mollet du "dandy" de 1900 ou si vous aimez mieux du "nouveau jeu" des "cercleux", et cela avec toutes les conséquences que vous devinez, un nouvel essor donné à une industrie circonscrite depuis nombre d'années aux fournitures de bals costumés, celle du faux mollet, ce salut des maigres et leur gloire, à condition que quelque traître n'y enfonce pas malicieusement par derrière, une aiguille trahissant le postiche, révélant le bas garni.

L'apparition du mollet ne sera donc — relisez Musset — qu'une réurrection. Mais n'est-ce pas le cas de toutes les modes, masculines ou autres, à commencer par l'importance que va prendre le gilet dans la toilette des hommes? Regardez les portraits faits par Ingres ou tout autre grand peintre du temps de Louis-Philippe. Vous y verrez toute la coquetterie qui se déployait alors pour ce vêtement. La mode est, comme l'histoire, une grande recommencence. Faut-il en accuser la stérilité d'imagination des tailleurs et des couturiers? Je ne le crois pas. Tout doit avoir été fait, depuis la création du monde, en matière d'habillement, comme tout, ou à peu près, a été dit en musique. Acceptons les réminiscences sans murmurer dans la toilette comme à l'Opéra.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

"Under the Red Robe" va disparaître demain de l'affiche, après avoir fait grande figure, pendant toute une semaine. C'est la Patti noire qui va se faire entendre. On sait de quel talent est douée cette artiste, la plus illustre de sa race. Elle s'est conquis, à bon droit, une renommée européenne, et a chanté devant toutes les cours d'un vieux monde. Son succès est assuré d'avance. Elle est, d'ailleurs, magnifiquement entourée de danseurs et de chanteurs de beaucoup de mérite.

LES ESPRITS DES AUTRES.

Dans les couloirs de la Chambre. On parle d'un couturier dont il a été avancé question ces jours-ci. — Oh! dit un député facétieux, j'aurais bien pris sa défense, mais je craignais qu'on trouvât mon discours trop... décaussé.

Réflexion d'un observateur.

— Il est à remarquer que les gens dont on dit pittoresquement qu'ils ont une araignée dans le plafond sont assez enclins à prendre la mouche.

N'oubliez pas votre vieillesse et votre chiquet du tabac.

Pour abandonner facilement et pour toujours l'usage du tabac, avoir du magnésium, être plein de vie, nerveux et vigoureux, prenez No To Bac, le merveilleux rénovateur qui rend forts les hommes faibles. Chez tous les pharmaciens, 50 cts ou \$1. Cure garantie. Brochure et échantillon gratuits. Adresse: Sterling Kennedy Co., Chicago ou New York.

BULLETIN FLUVIAL.

Table with 5 columns: Stations, Niveau haut et bas, Hauteur, Changement dans les dernières 24 h. Lists water levels for various stations like St. Paul, Davoutport, etc.

PRONOSTIC.

Le Mississippi, au-dessous de Vicksburg, la rivière Rouge, au-dessous de Shreveport, la rivière Ouachita, à Monroe, et la rivière Atchafalaya changent tout, mais surtout une tendance à la baisse durant deux jours, excepté probablement une légère hausse du Mississippi à la Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Madaïgue. DEUXIEME PARTIE.

VI (Suite.)

De telles scènes sont fréquentes dans ce milieu, et l'on ne s'en soucie que lorsqu'elles deviennent graves, quitte à ce qu'il

soit trop tard pour s'interposer. — Est-ce canulant les femmes! conclut un des joneurs, en reprenant les cartes.

— T'as pas raison, Jollivet, fit l'autre, celui qui déjà avait parlé, tu le regretteras, de laisser ton ménage.

— Je n'y peux plus tenir! Et, s'effondrant sur le siège rémoussé sur ses quatre pieds, le menton dans ses deux mains, il répéta: — Je ne peux plus!

— Enfin, est-ce que tu t'en es toqué, de celle qu'on appelle la Bossier?

— Moi! bien sûr que je la trouve pas mal, faudrait avoir un marron dans l'œil pour ne pas voir qu'elle est jolie, mais si jamais j'ai fait des traits à la mienne, ce n'est pas avec celle-là. Honnête, la pauvre petite bourgeoise. Son mari, qui est mort d'une typhoïde, après six mois de ménage, était le fils d'un copain que vous n'avez pas connu, mort aussi. Avant que vous ne soyez ni l'un ni l'autre dans la corporation, et il comptait, Joseph Bossier, une dizaine d'années de plus que moi. Tout ça fait que je m'y intéresse, à elle et à sa mômichette, pas autre chose. C'est tout de même malheureux, de ne pas pouvoir parler à une femme.

— Qu'est-ce que tu veux, si elle est jalouse, la tiennne, c'est qu'elle t'aime.

— Eh bien, merci... ça ne s'appelle plus de l'amour, c'est de la rage... Vous ne savez pas ce que j'ai été malheureux, ce que je le suis... Au fond il n'y avait qu'elle, voyez-vous, il n'y a encore qu'elle... On n'a pas vécu vingt ans ensemble... puis c'est la mère de mes gosses... — Et, tu sais, une belle famille qu'elle t'a donnée.

— Qui... des garçons comme des Turcs, et Cécile, une perle!... pas bête, elle sait bien que c'est sa mère qui a tort, celle-là... Puis ma Zézette! ma petite Zézette!

Il avançait plus fort ses coudes sur la table et resta le menton dans les mains, un tremblement sous sa moustache, ses gros yeux fixes se voilant.

— Quand le copain qui "s'embêtait", celui qui trouvait les femmes canulantes—lui eut jeté les cartes, recommençant la partie, et qu'il abaisa dessus ses yeux, deux gouttes énormes, qui roulaient sur le bord des paupières, tombèrent sur la dame de pique, qu'il retourna à la première.

Cette partie fut silencieuse, Jollivet perdit: il se leva. — A demain la revanche, les amis.

— A demain, firent les autres, qui continuèrent.

Le fort s'en alla, le dos affaissé, les mains dans les poches. Il marchait vers les Halles, vers l'égal, où il trouverait toujours Cécile, son âme.

— T'as pas raison, Jollivet, fit l'autre, celui qui déjà avait parlé, tu le regretteras, de laisser ton ménage.

— Je n'y peux plus tenir! Et, s'effondrant sur le siège rémoussé sur ses quatre pieds, le menton dans ses deux mains, il répéta: — Je ne peux plus!

— Enfin, est-ce que tu t'en es toqué, de celle qu'on appelle la Bossier?

— Moi! bien sûr que je la trouve pas mal, faudrait avoir un marron dans l'œil pour ne pas voir qu'elle est jolie, mais si jamais j'ai fait des traits à la mienne, ce n'est pas avec celle-là. Honnête, la pauvre petite bourgeoise. Son mari, qui est mort d'une typhoïde, après six mois de ménage, était le fils d'un copain que vous n'avez pas connu, mort aussi. Avant que vous ne soyez ni l'un ni l'autre dans la corporation, et il comptait, Joseph Bossier, une dizaine d'années de plus que moi. Tout ça fait que je m'y intéresse, à elle et à sa mômichette, pas autre chose. C'est tout de même malheureux, de ne pas pouvoir parler à une femme.

— Qu'est-ce que tu veux, si elle est jalouse, la tiennne, c'est qu'elle t'aime.

— T'as pas raison, Jollivet, fit l'autre, celui qui déjà avait parlé, tu le regretteras, de laisser ton ménage.

— Je n'y peux plus tenir! Et, s'effondrant sur le siège rémoussé sur ses quatre pieds, le menton dans ses deux mains, il répéta: — Je ne peux plus!

— Enfin, est-ce que tu t'en es toqué, de celle qu'on appelle la Bossier?

— Moi! bien sûr que je la trouve pas mal, faudrait avoir un marron dans l'œil pour ne pas voir qu'elle est jolie, mais si jamais j'ai fait des traits à la mienne, ce n'est pas avec celle-là. Honnête, la pauvre petite bourgeoise. Son mari, qui est mort d'une typhoïde, après six mois de ménage, était le fils d'un copain que vous n'avez pas connu, mort aussi. Avant que vous ne soyez ni l'un ni l'autre dans la corporation, et il comptait, Joseph Bossier, une dizaine d'années de plus que moi. Tout ça fait que je m'y intéresse, à elle et à sa mômichette, pas autre chose. C'est tout de même malheureux, de ne pas pouvoir parler à une femme.

— Qu'est-ce que tu veux, si elle est jalouse, la tiennne, c'est qu'elle t'aime.

— T'as pas raison, Jollivet, fit l'autre, celui qui déjà avait parlé, tu le regretteras, de laisser ton ménage.

— Je n'y peux plus tenir! Et, s'effondrant sur le siège rémoussé sur ses quatre pieds, le menton dans ses deux mains, il répéta: — Je ne peux plus!

— Enfin, est-ce que tu t'en es toqué, de celle qu'on appelle la Bossier?

— Moi! bien sûr que je la trouve pas mal, faudrait avoir un marron dans l'œil pour ne pas voir qu'elle est jolie, mais si jamais j'ai fait des traits à la mienne, ce n'est pas avec celle-là. Honnête, la pauvre petite bourgeoise. Son mari, qui est mort d'une typhoïde, après six mois de ménage, était le fils d'un copain que vous n'avez pas connu, mort aussi. Avant que vous ne soyez ni l'un ni l'autre dans la corporation, et il comptait, Joseph Bossier, une dizaine d'années de plus que moi. Tout ça fait que je m'y intéresse, à elle et à sa mômichette, pas autre chose. C'est tout de même malheureux, de ne pas pouvoir parler à une femme.

— Qu'est-ce que tu veux, si elle est jalouse, la tiennne, c'est qu'elle t'aime.

— T'as pas raison, Jollivet, fit l'autre, celui qui déjà avait parlé, tu le regretteras, de laisser ton ménage.

— Je n'y peux plus tenir! Et, s'effondrant sur le siège rémoussé sur ses quatre pieds, le menton dans ses deux mains, il répéta: — Je ne peux plus!

— Enfin, est-ce que tu t'en es toqué, de celle qu'on appelle la Bossier?

— Moi! bien sûr que je la trouve pas mal, faudrait avoir un marron dans l'œil pour ne pas voir qu'elle est jolie, mais si jamais j'ai fait des traits à la mienne, ce n'est pas avec celle-là. Honnête, la pauvre petite bourgeoise. Son mari, qui est mort d'une typhoïde, après six mois de ménage, était le fils d'un copain que vous n'avez pas connu, mort aussi. Avant que vous ne soyez ni l'un ni l'autre dans la corporation, et il comptait, Joseph Bossier, une dizaine d'années de plus que moi. Tout ça fait que je m'y intéresse, à elle et à sa mômichette, pas autre chose. C'est tout de même malheureux, de ne pas pouvoir parler à une femme.

— Qu'est-ce que tu veux, si elle est jalouse, la tiennne, c'est qu'elle t'aime.